

Voyage d'un Slovaque en Europe et ce qu'il en advint

●●● Suite de la page 11.

sans concessions de sa Slovaquie, assuré de ne jamais égaler l'Autrichien dans l'invective envers son propre pays. Dans son regard pointe en effet la tendresse, et une défense volontiers ironique mais viscérale face aux ignorants: « C'est une nation encore plus petite que l'Autriche, nous n'avons même pas de Mozart. »

L'humour est sa béquille démonstrative – y compris dans une longue scène explicite de sa première nuit avec Grétka, qui est aussi l'occasion d'un comparatif culturel. Mais dans les derniers chapitres, le romancier Vilikovsky tombe enfin son masque grimaçant. « Nous nous donnons tant de mal pour paraître différents des nations voisines, nous cherchons fiévreusement les qualités qui nous rendent supérieurs (...), il suffit de prendre un peu de recul et toutes ces couleurs nationales, soigneusement différenciées, se confondent en une tache européenne; le pire c'est que cette tache nous ressemble. »

C'est peut-être pour les rescapés de la Seconde Guerre mondiale, de la Shoah puis du communisme autoritaire de l'Est que l'Europe fut le plus vif espoir. Ainsi l'écrivain hongrois Imre Kertész qui en 2012, à l'annonce du Nobel de la paix à l'Union européenne, avait confié à *La Croix* croire encore à la « pugnacité » de l'Europe. Cousinant la riche réflexion de Pavel Vilikovsky sur les identités, le souriant Imre Kertész, à qui l'on demandait en 2010 de se définir, nous confia se sentir « un Européen cultivé », avant d'ajouter: « Si vous le permettez, je vais vous raconter une blague. Il faut imaginer que la Belgique a été envahie par les nazis. Sur le quai de sélection, on ordonne au peuple de se séparer en deux groupes, les Wallons à gauche, les Flamands à droite. Tout le monde s'exécute, mais il reste un homme seul, debout, au milieu du quai. "Allons, toi, range-toi. Que fais-tu?" lui lance un soldat. "Mais je ne sais pas, moi, je suis Belge!" »

Sabine Audrerie

(1) Outre Un chien sur la route, du même auteur paraissent aussi en français: Autobiographie du mal (traduit du slovaque par Peter Brabenec, Éd. Maurice-Nadeau) et Neige d'été (traduit du slovaque par Vivien Cosculluela, Éd. de l'Aire).

Bande dessinée. Mêlant onirisme et réalisme, les récits d'un auteur phare du manga moderne dépeignent un peuple ordinaire résistant à la modernité par l'usage de la discrétion.

Yoshiharu Tsuge, les rêves d'un évaporé

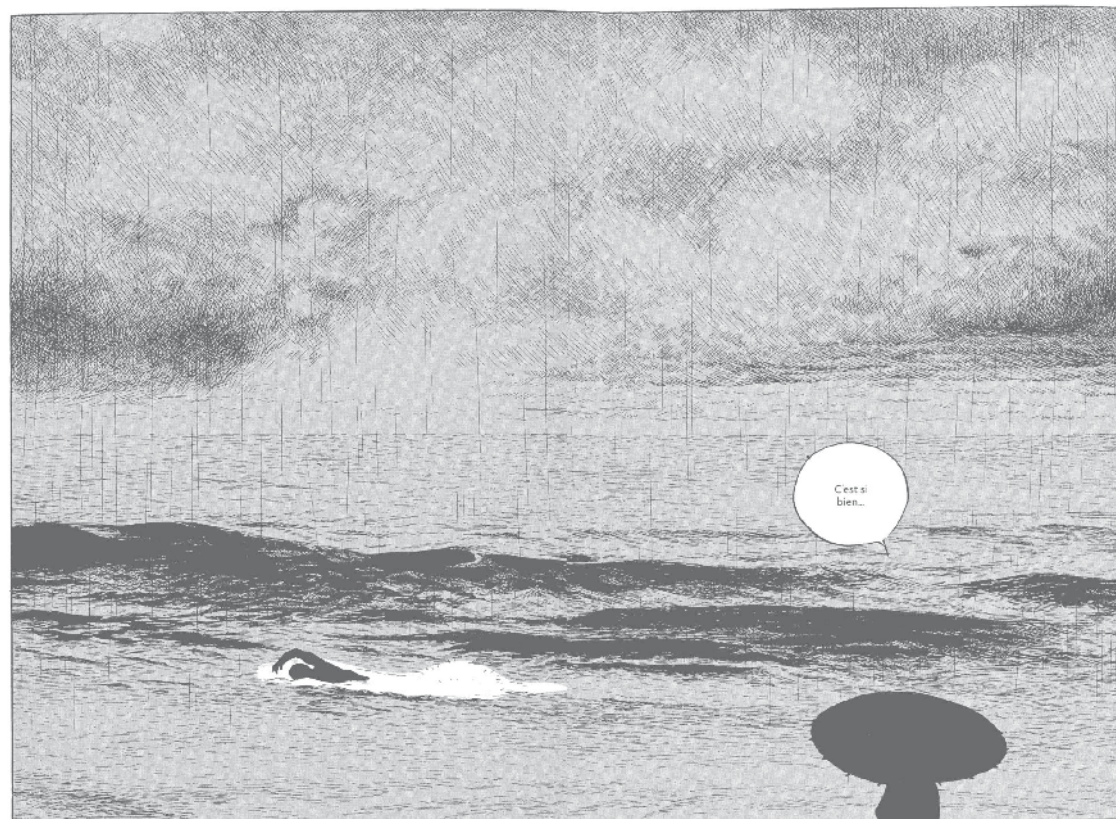
Les Fleurs rouges (Œuvres 1967-1968)
de Yoshiharu Tsuge
Traduit du japonais
par Léopold Dahan
Cornélius, 264 p., 25,50 €

Un homme et une femme contemplant un pêcheur en haut d'une montagne. S'échangent quelques mots face à la mer. Se donnent rendez-vous. S'attendent. Se complimentent avec pudeur et nagent ensemble. Presque rien. Une romance banale entre deux personnages dont on devine une vie sans fard. Aucune chance de devenir des héros. Sauf dans les histoires de Yoshiharu Tsuge, l'un des fondateurs du manga destiné aux adultes dans les années 1960.

Ce récit de quelques pages, « Paysage de bord de mer », est l'une des douze histoires courtes composant *Les Fleurs rouges*, premier des sept volumes de ses œuvres en français. Cette publication aura mis dix ans à aboutir. Tsuge avait jusqu'ici refusé toute édition de ses mangas à l'étranger. Seule exception: *L'Homme sans talent*, dernier chef-d'œuvre réalisé en 1985 avant son retrait définitif de la profession, récemment édité chez Atrabile.

C'est une grande découverte. Découverte d'un univers, mais plus encore, d'un mode de vie. Car toutes ses histoires nous emportent chez ceux que l'on appelle là-bas des « évaporés »: mendiants, familles muettes, femme indépendante ou ancien marin accidenté et déçu par la vie, ils s'installent discrètement dans une petite maison, une vieille auberge ou une station thermale perdue dans les montagnes. Leur seul désir étant de vivre simplement, au rythme des jours et de quelques rituels. Ils ne veulent pas ou plus se faire remarquer, réfugiés dans des endroits que la modernité n'a pas encore atteints. Il y a bien quelques fils électriques entre les maisons, un poste de télévision que l'on devine à l'entrée d'une pension, mais le Japon dessiné par Tsuge pourrait être celui d'un autre siècle.

Des récits condensés en moins



Les Fleurs rouges, enfin publié en français. Yoshiharu Tsuge / Cornélius 2019

d'une trentaine de pages, une ambition littéraire assumée, une narration toujours en suspension et l'exposition subtile des sentiments en guise d'action, rappelant le cinéma d'Ozu. On est ici très loin des normes de l'industrie du manga: des séries à rallonge, mettant en scène des héros sublimant les valeurs d'efforts, de courage et de sacrifice destinées principalement à la jeunesse. Et pour cause: Tsuge, né en 1937, a fui très tôt ce système. Il réalisait tout seul, sans aucun assistant, et à son rythme ses histoires conçues lors de nombreux voyages dans l'intérieur du pays, nourries de ses rencontres et de sa passion pour la mythologie chinoise et japonaise.

Dès le milieu des années 1960, il commence à publier son travail dans le mythique magazine *Garo*, fer de lance d'un nouveau genre de manga enfin destiné aux adultes, le *gekika*, qui aborde les conditions de vie d'une population vivant parfois difficilement le coût de la reconstruction et de l'hyper-industrialisation du pays. Tsuge

Toutes ses histoires nous emportent chez ceux que l'on appelle là-bas des « évaporés »: mendiants, familles muettes, femme indépendante ou ancien marin accidenté et déçu par la vie.

pousse ce genre à ses limites, privilégiant à la peinture sociale l'anatomie des sentiments, loin des contraintes extérieures, et y introduit un élément totalement nouveau: l'autofiction. Il se met en scène dans plusieurs de ses histoires sous les traits d'un improbable pêcheur-voyageur sans but précis, et brouille la limite entre son œuvre, aux intrigues pu-

rement fictives, et son existence. Dépressif durant la majeure partie de sa vie, comme beaucoup de ses héros minuscules, il désirait d'ailleurs plus que tout devenir un « évaporé » et vit depuis de nombreuses années loin de toute médiatisation.

À plus de 80 ans, Yoshiharu Tsuge, plus serein, a donc enfin accepté l'offre des Éditions Cornélius de faire découvrir son travail en Occident. Une importante exposition lors du prochain Festival d'Angoulême y contribuera également. Une chance immense tant ses planches explorent de manière singulière comment peuvent vivre les hommes, sans éclats particuliers mais avec la charge émotionnelle de ces choses transmises en l'état, témoins de cette esthétique typiquement japonaise du *wabi-sabi* mêlant simplicité, solitude et beauté de l'imperfection: un bas-relief en plâtre, une vieille époussette, ou ce kimono de fleurs rouges gardant sa fraîcheur dans un monde rongé par la rouille.

Stéphane Bataillon